GIOVANNI TRACCONAGLIA

ALFRED DE MUSSET

vrai poète de la douleur humaine à travers son pessimisme :: ::

Conférences faites à l' « Istituto I. Cesarano per l' educazione fisica e per la coltura femminile » — Gênes, mars 1914.



BOLOGNA
STABILIMENTO POLIGRAFICO EMILIANO
1915

SOMMAIRE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

SECONDE CONFÉRENCE

MUSSET POÈTE DE LA DOULEUR

Musset poète de la douleur.

SOMMAIRE: Musset fait penser à M. Régnier. — Quelques mots sur la vie et sur l'œuvre poétique de Musset. — Musset ne chante pas les espérances ou les désespoirs d'un petit nombre d'hommes, il se fait l'interprète des douleurs qui nous frappent tous inévitablement, inexorablement: disciple de l'instinct, Musset put devenir le vrai poète de la douleur humaine.

Douleurs qui ont leur source dans l'âme et dans l'esprit: Le mystère de la divinité. — La cruauté de la nature. — La recherche de la vérité. — La mort. — L'impossibilité de rendre les hommes meilleurs. — La corruption de la société. — Le mal qui ronge la patrie.

Douleurs qui ont leur source dans notre cœur: La perte de nos amis. — La mort de nos parents. — La mort des femmes aimées. — La trahison de celles à qui nous avions donné notre cœur.

Toutes les douleurs qui peuvent atteindre l'humanité, éveillent un écho dans l'âme et l'esprit, dans le cœur de Musset.

Au moment où je veux vous parler de Musset, ma pensée va involontairement à un poète de la fin du XVIe siècle, qui se trouva comme égaré au début du XVIIe, Mathurin Régnier, le fin héritier de la *pensée* de Rabelais et de Montaigne, le continuateur de *l'art* délicat de Ronsard et de Du Bellay, le fier oppositeur de Malherbe.

Le neveu de Desportes en voulait aux puristes, qui avaient donné la raison pour guide à la poésie, et dont

le crible trop rigoureux appauvrissait la langue. Il posait comme principe que la source de la beauté est dans l'imagination, que l'écrivain n'a pas besoin d'expressions fixes et déterminées, mais doit avant tout chercher les formes aptes à rendre entièrement sa pensée.

M. Régnier est un homme, un individu, un disciple de l'instinct, un fils de cette nature dont la vision avait frappé les esprits après la révolution accomplie, vers la fin du moyen âge, par nos ancêtres contre le spiritualisme et l'intellectualisme, — restes inutiles de la scolastique, — après le réveil impétueux du paganisme aux dépens du christianisme. Il nous apparaît comme le symbole de l'être affranchi des contraintes des lois générales, comme l'emblème de la victoire du réel sur le conventionnel, de la vie qu'on connaît sur celle que la foi peut seule promettre, du corps sur l'âme, de la terre sur le ciel. Cet égaré, en un mot, représente le tempérament, les idées dont avait besoin l'École Romantique en 1827, au moment où elle se trouvait définitivement constituée, pour qu'elle pût rendre l'expression de l'art littéraire *vraie*, *pleine et esthétique*, — s'il est acquis que l'art, se préoccupant de la seule création de la beauté, doit fixer sincèrement et complètement dans le chef-d'œuvre l'impression que la réalité, observée et évaluée avec exactitude, fait naître dans l'âme et dans le cœur d'un individu privilégié. —

Car on l'avait presque oubliée cette esthétique libre et personnelle: la réaction classique avait entravé tout généreux élan. Le chemin frayé par M. Régnier, ce

chemin sans bornes, sans barrières, le long de l'abîme, trop découvert et pourtant si enchanteur avec son horizon infini, avait épouvanté les sages poètes. Ni les efforts timides de quelques génies, au XVIIe siècle, le bonhomme La Fontaine, l'amer rieur Molière, le sceptique et pessimiste La Rochefoucauld, ni les enthousiasmes de plusieurs esprits courageux du XVIIIe siècle, Buffon, Voltaire, Vauvenargues, Diderot, Rousseau même n'avaient réussi à le signaler avec efficacité à l'attention des penseurs. Et encore au XIXe siècle, lorsque la raison humaine, affranchie de toute contrainte, aurait dû permettre de découvrir à nouveau le grand art tracé par la nature, les écrivains, sous l'influence de leurs préoccupations morales, s'attardant dans le mysticisme comme Lamartine, dans un symbolisme rationaliste — indépendant mais trop abstrait — comme Vigny, ou dans un humanitarisme presque utopiste comme V. Hugo, négligeaient ou attachaient très peu d'importance à ce qui est le fondement même de la poésie: l'instinct, le corps, la réalité. La sainteté, la pureté de leur idéal semblaient ne pas permettre à l'élément inférieur de l'être de jouer son rôle!

Musset vint, et les théories de Régnier eurent enfin tout l'éclatant succès qu'elles méritaient. Le véritable individu, l'homme de la terre, de son temps entra triomphalement dans la littérature.

Certes, c'était quitter une exagération pour une autre, aller de l'excès du spiritualisme à l'excès du matérialisme, mais, sans compter que ces apparents

déséquilibres sont la condition première de l'originalité de l'artiste — car l'univers se réfléchirait uniformément dans toutes les œuvres, si une des caractéristiques de chaque individu ne se présentait pas avec un relief imposant — l'avènement de l'instinct comblait une lacune vraiment dangereuse.

Après les aspirations trop idéalistes des premiers Romantiques, il était nécessaire, indispensable même, de donner à la poésie une impulsion presque contraire; et grâce à Musset, grâce à sa nouvelle contribution, tous les éléments de la grande beauté sont maintenant à la disposition du poète. Il ne reste plus qu'à trouver une juste harmonie entre le *mysticisme,* l'*idéalisme* et le *réalisme*, cette harmonie qui renferme le secret de la grandeur de V. Hugo.

Musset naquit à Paris en 1810. Son père, Victor de Musset-Pathay, comme celui de notre malheureux Leopardi, cultivait les lettres; il donna, sous la Restauration, une édition des œuvres de J. J. Rousseau (1823-1826). Aussi de bonne heure Alfred apprit-il à admirer les écrivains-philosophes du XVIIIe siècle. Placé au Collège Henri IV, il y fit de brillantes études. A dix-sept ans, il voulut essayer du droit, mais il en fut bientôt las; il se tourna alors vers la médecine, même satiété; le jeune homme ne sentait d'attrait que pour la littérature.

Un de ses amis, Foucher, le met en relation avec V. Hugo, auteur déjà applaudi de la *Préface de Cromwell.*

Le Maître l'encourage, Musset commence à écrire au moment même où le chef de l'Ecole Romantique, dont le génie mûrissait, quittant les *fées* pour les *péris*, lançait les *Orientales.*

Et Musset fit paraître en 1830 les *Contes d'Espagne et d'Italie.*

On le sait, le sud de l'Europe représentait l'Orient pour les Romantiques, et les *Contes* pleins d'esprit, de verve, d'exotisme, de charme tout oriental, jouirent d'une immense faveur.

En 1832, il donne un *Spectacle dans un fauteuil*, riche des mêmes qualités et couronné aussi de succès.

Nous voyons dans ces œuvres le versificateur à la mode, élégant, spirituel, bruyant; nous pourrions même y découvrir le polémiste qui, déjà ennuyé des tendances du deuxième cénacle, fait entendre ses premiers sarcasmes contre l'école officielle: nous n'y apercevons pas encore le vrai chantre des souffrances humaines.

Comme Chateaubriand et Lamartine, comme les grands hommes et les grands artistes, notre poète devait trouver sa véritable route après une grande douleur.

En 1833, il connaît George Sand. Ce fut une passion orageuse, romanesque: amour, haine, jalousie, angoisses horribles, sublimes transports.

Lisez la *Correspondance de George Sand et d'Alfred de Musset*, la *Correspondance d'Alfred de Musset*, lisez *Elle et Lui*, lisez la *Confession d'un enfant du siècle*, et vous verrez les deux amoureux se débattre

sous une folle torture, saigner de désespoir, s'accuser, s'excuser l'un l'autre en gémissant.

Ce fut ici, « à Gênes, sous les citronniers », devant notre mer belle et triste, en face de ces collines dont les cyprès et les oliviers rappellent trop souvent que l'homme est né pour souffrir; ce fut à Venise, dans ce charmant cimetière, que Musset trouva les notes les plus sincères, les plus déchirantes de sa lyre. *Lucie, La nuit de Mai, La nuit de Décembre* sont achevées en 1835; *La lettre à Lamartine, La nuit d'Août* en 1836.

Après l'ivresse furieuse qu'avait été la liaison avec George Sand, une tempête moins ardente, peut-être, mais tout aussi douloureuse que la première, se déchaîna dans le cœur du jeune homme: l'amour pour la Malibran. Comme Desdemona, comme Isaure de la *Chanson du Saule*, cette femme fut emportée trop tôt; les stances qu'elle inspira à son ami, datent, elles aussi, de 1836.

C'est à ce moment que le génie du poète arrive à sa pleine maturité.

Il n'est point dans mon intention de vous faire la biographie de Musset; je ne vous retracerai donc pas la série ininterrompue des souffrances qui accablèrent tour à tour le malheureux et furent consacrées par *La nuit d'Octobre* en 1837, *L'Espoir en Dieu* en 1838, *Sylvia* en 1839, *Tristesse, Simone* en 1840, *Souvenir* en 1841.

Dans le calme angoissant de son désespoir, Musset donne encore quelques précieuses poésies, entre autres

Après une lecture en 1841, où il exprime une pensée si touchante pour Leopardi, quelques *comédies*, des *contes*, des *nouvelles*.

En 1852, il est reçu à l'Académie, mais cette distinction reste sans influence sur sa tristesse. Rien ne peut faire briller un rayon de réconfort dans son ciel. Il ne cherche qu'à étourdir sa misère et s'adonne à la débauche en attendant que la mort vienne le délivrer d'une vie insupportable en 1857.

Voilà l'homme destiné à devenir *le poète de la douleur,* de cette douleur que toutes les créatures doivent inévitablement, inexorablement éprouver.

Car il y a deux espèces de souffrances. Les unes sont échues en partage à tous les mortels; elles naissent avec nous, nous frappent à chaque instant, dans notre enfance, pendant notre âge mûr, durant notre vieillesse. Elles sont comme le résultat du heurt, du frôlement physique ou intellectuel de notre être avec l'univers, dans sa marche sur la route de la vie. Tous, quelles que soient les conditions de notre existence, jeunes ou vieux, riches ou pauvres, ignorants ou savants, gâtés ou écrasés par le destin, nous devons les endurer. Qu'importe si quelques-uns d'entre nous semblent atteints par une épreuve moins cruelle? Ils n'en souffrent pas moins profondément que nous: il y a comme un niveau commun pour les douleurs de tous les hommes, et malgré les apparences, nul ne peut le diminuer.

A côté de ce triste patrimoine de l'humanité, on

trouve d'autres souffrances particulières à un petit nombre de vivants : c'est le partage des héros, des martyrs, souvent inconnus et oubliés, qui, au lieu de se soustraire au destin cruel, semblent presque heureux d'en être les victimes préférées.

Grâce à des circonstances différentes et compliquées, ces âmes d'élite parviennent à entrevoir la possibilité d'arranger une existence où l'on puisse adoucir les douleurs inévitables en les considérant tantôt comme le seul moyen dont se sert une volonté supérieure pour nous conduire au bonheur, tantôt comme une imperfection de la nature humaine contre laquelle nous devons nous révolter, lutter acharnément, afin de la vaincre, de la faire disparaître peu à peu de la terre.

De cette conception jaillit une nouvelle source de tourments, d'autant plus sanglants que notre faiblesse nous empêche d'être toujours ou des résignés ou des combattants, une nouvelle source d'héroïsme individuel, patriotique, humanitaire !

Musset a pu être inconsciemment agité par ces dernières souffrances, mais ce qui fit vraiment saigner son cœur, ce que sa Muse lui murmurait tout bas, d'une voix sombre et plaintive, c'est le cri des êtres déchirés par les douleurs communes et inévitables.

Homme, essentiellement homme, Musset désire le bonheur comme tous ses frères de misère ; il veut vivre de la vie qu'on connaît, de la vie dont on peut se rendre compte. Il ne sait pas supposer, croire, espérer.

Ce que nous n'arrivons pas à concevoir entièrement par les sens n'existe pas, ne peut pas, ne doit pas exister pour lui. Sans aucune préoccupation du lendemain, cet enfant indocile vit au jour le jour, sous les impulsions de ses nerfs, de son instinct, dévoré par une fièvre ardente de plaisir. Il emploie ses forces à la recherche de toutes sortes d'ivresses, n'ayant qu'un seul but, qu'un seul désir: jouir, jouir à n'importe quel prix.

Jamais individu n'incarna autant que Musset l'être humain, l'être dont Rousseau avait disséqué les éléments pour y greffer son éducation naturelle. Jamais individu ne fut plus attaché à la terre, à son corps, ne donna plus libre cours à toutes ses émotions, à toutes ses sensations, à tous les élans de son *moi.*

La moindre abstraction dans le domaine physique et surtout dans le domaine métaphysique le heurte comme quelque chose qui n'est pas assez vrai et intime; à peine pourrait-on voir par ci par là, à travers ses plaintes, ce qu'il pense vaguement de Dieu, de la nature, de l'amour, de la science, de la vie, de la mort.

Mais hélas! quelles cruelles désillusions l'attendaient! Quel tribut il dut payer à la douleur pour rester fidèle à l'instinct, pour garder son réalisme!

La foi et la raison soutiennent et reposent l'âme. Dans les sphères célestes où ils planent, le croyant et le penseur respirent plus librement, sentent leur cœur se remplir d'air pur, se dilater à l'infini.

L'instinct, au contraire, engendre une lutte sanglante et ne cause qu'amertumes et déceptions. Le cœur de l'homme qui se donne à la vie des sens, se gonfle, bouillonne tumultueusement, écrasé par une atmosphère lourde et embrasée, et bien souvent il éclate et se brise.

Et Musset a souffert, il a toujours souffert. Et si parfois il a de rapides orages de bonheur, ce n'est que pour rentrer ensuite en lui vieilli, désabusé, en proie à une tristesse profonde.

Il comprend bientôt que pas plus que dans la foi, dans la nature, dans la science, dans le dévouement pour ses semblables, il ne peut trouver un véritable réconfort dans l'amour, dans la volupté, et il se croit seul au monde, étranger à tous ceux qui l'entourent. Il en arrive même à se dire que nul ne pense à lui, car, dans sa chasse éperdue au plaisir, il n'a pas le temps de reconnaître les personnes qui l'aiment, et tout ce que les autres font pour lui, lui semble sans valeur. Rien d'étonnant, si les sacrifices des femmes les plus dévouées ne satisfont point ses capricieuses exigences.

Une sensibilité caressée, aveuglément développée lui fait éprouver l'amertume, le dégoût, là où il devrait trouver le bonheur.

C'est la maladie du siècle, qui n'en est pas encore à ses dernières victimes et qui atteint chez Musset son paroxysme. Le malheureux étouffe! Pour échapper à cette tristesse suffocante, il s'accroche désespérément, comme un naufragé, à tout ce qui peut le distraire de

son immense ennui : joie ou douleur, n'importe, pourvu que ses sens soient émus, que ses nerfs vibrent. Il va d'un extrême à l'autre. Du plus haut degré d'exaltation il tombe dans le plus morne abattement, de la bonté il passe soudain à la cruauté. Il semble aimer la vertu, la noblesse d'âme, ses amis, sa patrie, l'humanité, Dieu, et, immédiatement désenchanté, il ne voit plus que le vide autour de lui, et il blasphème tout. On dirait qu'il y a en Musset un peu de Saint-François, de Faust, un peu de Néron même, la suavité d'un saint, la méchanceté d'un démon, Eloa et Satan!...

Son voyage ici-bas fut comme la course effrénée d'une machine abandonnée à elle-même : il alla s'abattre sur tous les rochers, dans tous les précipices, courant toujours, jusqu'au moment où, brisé, vaincu, il s'affaissa en poussant un dernier hurlement de désespoir !

Ne nous étonnons pas qu'avec un tel tempérament Musset ait réussi à concevoir une idée si pleine, si parfaite de la beauté littéraire. Il faut avouer que la véritable poésie a ses racines uniquement dans la nature, qu'elle illumine même parfois de ses magiques rayons ce qu'il y a de moins noble, de moins idéal dans l'homme et dans l'univers. Notre poète doit à ses dérèglements, à sa débauche, à son aveugle soumission, aux caprices de l'instinct, l'art incomparable qui le place au premier rang parmi les grands génies.

S'il avait obéi aux voix de l'âme plus qu'aux frémissements de son corps, il n'aurait jamais réussi à embrasser la réalité et à en saisir toutes les vraies, les

imposantes manifestations; s'il avait permis à quelque système religieux ou philosophique de s'emparer de son être, il aurait passé ses impressions, ses sensations, ses émotions au crible d'une morale et subordonné leur valeur absolue à des principes fixés; si en étudiant les chefs-d'œuvre grecs, latins, les chefs-d'œuvre de tous les peuples, de tous les siècles, il avait été séduit par le moule traditionnel de l'expression poétique, s'il s'était entièrement abandonné aux théories nouvelles du cénacle de V. Hugo, il aurait risqué de confier à une lyre étrangère les plaintes intimes de son cœur. Mais son instinct qui le faisait vivre exclusivement de la réalité, son esprit de rébellion, qui le garantissait de toute convention, sa personnalité, qui voulait s'épancher sans aucune contrainte de méthode, bien loin des sentiers battus, conservèrent à son art la *vérité*, la *plénitude* et l'*esthétique*.

Pour Musset, un seul maître existait: la nature, sa nature à lui, son *moi*. Et c'est dans les éléments de son être qu'il chercha le secret de la beauté; il le découvrit dans son cœur, dans sa sensibilité, dans sa sensualité, dans ses larmes surtout et dans ses sanglots:

Ah! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie!

Il remettait à la mode les principes de l'école du *Dolce stil novo* de Dante, dont il était l'admirateur fervent, et, fier interprète de son individualité, jaloux de son originalité, faisant de son âme un centre où convergeaient tous les rayons de la terre, il sut réaliser en lui l'homme

de son temps, l'artiste français de son temps qui a goûté à toutes les sources du vrai bonheur et de la vraie souffrance. Comme il aurait pu s'écrier avant Sully Prudhomme:

J'ai voulu tout aimer et je suis malheureux,
Car j'ai de mes tourments multiplié les causes;
D'innombrables liens frêles et douloureux
Dans l'univers entier vont de mon âme aux choses!

(*Les chaînes*, Stances et Poèmes.)

Seul cet homme qui, après avoir descendu tous les cercles du vice, après avoir essuyé tous les déboires, s'était frappé le cœur avec un cri sauvage, pouvait chanter la douleur dans ses étreintes sanglantes, dans ses déchirants effets, dans ses sombres manifestations, la douleur qui s'abat sur nous à l'improviste, au moment même où nous jouissons avec délices du rayon de joie dont la bienfaisante lumière nous éclaire et nous réchauffe. Seul Musset pouvait en évaluer l'horrible cruauté, seul il pouvait interpréter les angoisses de l'humanité!

Quand, tout en frémissant du plus amer désespoir, on en arrive, comme un Lamartine et un Vigny, à admettre, pour une raison divine ou humaine, la fatalité de la douleur, celle-ci perd un peu de son acuité; on tâche de se mettre à l'arbri de ses coups, en tous cas on se rend compte qu'il faut lutter contre elle. Mais

lorsqu'on ne comprend pas une telle nécessité, lorsqu'on croit au bonheur réel et possible, lorsque, malgré les défaites de tous les jours, de tous les instants, on a toujours foi dans la victoire, c'est alors qu'on connaît jusqu'au fond l'amertume du calice !

Les mystiques et les philosophes lèvent leurs regards vers le ciel ou s'enferment dans une tour d'ivoire ; les hommes qui, au contraire, ne peuvent pas concevoir le dogme de la souffrance et veulent être heureux à tout prix, la plupart des hommes, comme Musset, pleurent et gémissent sous l'étreinte de la douleur, crient, se révoltent, sans voir qu'il est inutile de lutter.

Point n'est besoin de connaître Schopenhauer ou Nietzsche pour comprendre les douleurs que chante Musset ! Ce sont les douleurs qui ont leur source dans l'âme et dans l'esprit : le mystère de la divinité, la cruauté de la nature, la recherche de la vérité, la mort, l'impossibilité de rendre les hommes meilleurs, la corruption de la société, le mal qui ronge la patrie. Ce sont les douleurs qui ont leur source dans notre cœur : la perte de nos amis, la mort de nos parents, des femmes aimées, la trahison de celles à qui nous avions donné notre cœur, toutes les douleurs qui peuvent atteindre l'humanité.

— Le doute. Le nuage qui assombrit le front de Musset, le trouble qui torture son cœur, c'est le nuage et le trouble qui nous accablent aux jours de luttes intérieures :

Tant que mon faible cœur, encor plein de jeunesse,
A ses illusions n'aura pas dit adieu,
Je voudrais m'en tenir à l'antique sagesse,
Qui du sobre Épicure a fait un demi-dieu.
Je voudrais vivre, aimer, m'accoutumer aux hommes,
Chercher un peu de joie et n'y pas trop compter,
Faire ce qu'on a fait, être ce que nous sommes,
Et regarder le ciel sans m'en inquiéter.

Je ne puis; — malgré moi l'infini me tourmente.
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir;
Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre et pourtant de le voir.
Qu'est-ce donc que ce monde, et qu'y venons-nous faire,
Si, pour qu'on vive en paix, il faut voiler les cieux?
Passer comme un troupeau les yeux fixés à terre,
Et renier le reste, est-ce donc être heureux?
Non, c'est cesser d'être homme et dégrader son âme.
Dans la création le hasard m'a jeté;
Heureux ou malheureux, je suis né d'une femme,
Et je ne puis m'enfuir hors de l'humanité.
Que faire donc? « Jouis, dit la raison païenne;
Jouis et meurs; les dieux ne songent qu'à dormir.
— Espère seulement, répond la foi chrétienne;
Le ciel veille sans cesse, et tu ne peux mourir. »
Entre ces deux chemins j'hésite et je m'arrête.
Je voudrais, à l'écart, suivre un plus doux sentier.
Il n'en existe pas, dit une voix secrète;
En présence du ciel, il faut croire ou nier.
Je le pense en effet; les âmes tourmentées
Dans l'un et l'autre excès se jettent tour à tour.
Mais les indifférents ne sont que des athées;
Ils ne dormiraient plus s'ils doutaient un seul jour.

(Espoir en Dieu.)

— Nous souffrons devant les cruautés de l'aveugle nature.

Pourquoi bouleverse-t-elle la surface de la terre, non dans les déserts vides, mais là où la vie est le plus intense, où on lutte, où peut-être on a remporté une victoire sur la matière? Pourquoi les bons et les méchants sont-ils écrasés sous les décombres?...

Pourquoi, après avoir émaillé de fleurs les prairies immenses, déchaîne-t-elle l'orage qui flétrit toutes choses?

La nature est marâtre, implacable:

Lorsque le laboureur, regagnant sa chaumière,
Trouve le soir son champ rasé par le tonnerre,
Il croit d'abord qu'un rêve a fasciné ses yeux,
Et, doutant de lui-même, interroge les cieux.
Partout la nuit est sombre, et la terre enflammée.
Il cherche autour de lui la place accoutumée
Où sa femme l'attend sur le seuil entr'ouvert;
Il voit un peu de cendre au milieu d'un désert.
Ses enfants demi-nus sortent de la bruyère,
Et viennent lui conter comme leur pauvre mère
Est morte sous le chaume avec des cris affreux;
Mais maintenant au loin tout est silencieux.
Le misérable écoute et comprend sa ruine.
Il serre, désolé, ses fils sur sa poitrine;
Il ne lui reste plus, s'il ne tend pas la main,
Que la faim pour ce soir et la mort pour demain.
Pas un sanglot ne sort de sa gorge oppressée;
Muet et chancelant, sans force et sans pensée,

Il s'assoit à l'écart, les yeux sur l'horizon,
Et, regardant s'enfuir sa moisson consumée,
Dans les noirs tourbillons de l'épaisse fumée,
L'ivresse du malheur emporte sa raison.

(Lettre à Lamartine.)

— Nous souffrons pour la vérité. En vain l'humanité travaille-t-elle à arracher à l'esprit, à la nature un rayon de lumière; les générations se succèdent, les victimes se multiplient, et la vérité reste toujours cachée. Nul ne peut soulever un coin du voile qui la dérobe aux yeux des mortels:

Il existe, dit-on, une philosophie
Qui nous explique tout sans révélation,
Et qui peut nous guider à travers cette vie
Entre l'indifférence et la religion.
J'y consens. - Où sont-ils ces faiseurs de systèmes,
Qui savent, sans la foi, trouver la vérité,
Sophistes impuissants qui ne croient qu'en eux-mêmes?
Quels sont leurs arguments et leur autorité?
L'un me montre ici-bas deux principes en guerre,
Qui, vaincus tour à tour, sont tous deux immortels;
L'autre découvre au loin, dans le ciel solitaire,
Un inutile Dieu qui ne veut pas d'autels.
Je vois rêver Platon et penser Aristote;
J'écoute, j'applaudis, et poursuis mon chemin.
Sous les rois absolus je trouve un Dieu despote;
On nous parle aujourd'hui d'un Dieu républicain.
Pythagore et Leibnitz transfigurent mon être.

Descartes m'abandonne au sein des tourbillons.
Montaigne s'examine, et ne peut se connaître.
Pascal fuit en tremblant ses propres visions.
Pyrrhon me rend aveugle, et Zénon insensible.
Voltaire jette à bas tout ce qu'il voit debout.
Spinosa, fatigué de tenter l'impossible,
Cherchant en vain son Dieu, croit le trouver partout.
Pour le sophiste anglais l'homme est une machine.
Enfin sort des brouillards un rhéteur allemand
Qui, du philosophisme achevant la ruine,
Déclare le ciel vide, et conclut au néant.

Voilà donc les débris de l'humaine science!
Et, depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
Après tant de fatigue et de persévérance,
C'est là le dernier mot qui nous en est resté!
Ah! pauvres insensés, misérables cervelles,
Qui de tant de façons avez tout expliqué,
Pour aller jusqu'aux cieux il vous fallait des ailes;
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.
Je vous plains; votre orgueil part d'une âme blessée.
Vous sentiez les tourments dont mon cœur est rempli,
Et vous la connaissiez, cette amère pensée
Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini.

(L'Espoir en Dieu.)

— Tous, hélas, nous connaissons la cruauté de la mort, premier ministre de la douleur à laquelle nous sommes condamnés. La mort n'est pas aveugle. Elle promène ses regards sataniques autour d'elle, avant de briser la vie des hommes. Elle arrache l'époux des

bras de l'épouse, à l'enfant elle prend son père, elle enlève les amis aux amis, les savants à la science, les artistes aux arts, les meilleurs soldats à la patrie :

O Mort! tes pas sont lents, mais ils sont bien comptés.
Qui donc t'a jamais crue aveugle, inexorable?
Qui donc a jamais dit que ton spectre implacable
Errait, ivre de sang, frappant de tous côtés,
Balayant au hasard, comme des grains de sable,
Les temples, les déserts, les champs et les cités?

Non, non, tu sais choisir. Par instant, sur la terre,
Tu peux sembler commettre, il est vrai, quelque erreur;
Ta main n'est pas toujours bien sûre, et ta colère
Ménage obscurément ceux qui savent te plaire,
Épargne l'insensé, respecte l'imposteur,
Laisse blanchir le vice et languir le malheur.

(Le treize Juillet.)

— Depuis le jour où le Christ apporta la parole de paix sur la terre, l'écho en retentit dans tous les cœurs : Fraternité !

Et l'homme a chassé les tyrans, racheté les esclaves, il a voulu porter l'amour là où il y avait la haine et le mépris. Œuvre sainte et humanitaire! Mais ceux qui crient davantage « humanité », sont les ennemis les plus acharnés de l'humanité même.

Perfectibilité de la race humaine, améliorations physiques et morales, mots vides de sens, utopies ridicules ! Les créatures sont encore et toujours les ennemies des

créatures, les fils des pères, les épouses des époux, les amis des amis, et Musset désenchanté plaisante avec une ironie mordante et spirituelle :

Un projet! Mais au moins tu n'en parleras pas....
C'est plus beau que Lycurgue, et rien d'aussi sublime
N'aura jamais paru si Ladvocat m'imprime.
L'univers, mon ami, sera bouleversé,
On ne verra plus rien qui ressemble au passé;
Les riches seront gueux et les nobles infâmes;
Nos maux seront des biens, les hommes seront femmes,
Et les femmes seront.... tout ce qu'elles voudront.
Les plus vieux ennemis se réconcilieront,
Le Russe avec le Turc, l'Anglais avec la France,
La foi religieuse avec l'indifférence,
Et le drame moderne avec le sens commun.
De rois, de députés, de ministres, pas un.
De magistrats, néant; de lois, pas davantage.
J'abolis la famille et romps le mariage;
Voilà. Quant aux enfants, en feront qui pourront.
Ceux qui voudront trouver leurs pères chercheront.
Du reste, on ne verra, mon cher, dans les campagnes,
Ni forêts, ni clochers, ni vallons, ni montagnes:
Chansons que tout cela! Nous les supprimerons,
Nous les démolirons, comblerons, brûlerons.
Ce ne seront partout que houilles et bitumes,
Trottoirs, masures, champs plantés de bons légumes,
Carottes, fèves, pois, et qui veut peut jeûner.
Mais nul n'aura du moins le droit de bien dîner.
Sur deux rayons de fer un chemin magnifique
De Paris à Pékin ceindra ma république.
Là, cent peuples divers, confondant leur jargon,
Feront une Babel d'un colossal wagon.

Là, de sa roue en feu le coche humanitaire
Usera jusqu'aux os les muscles de la terre.
Du haut de ce vaisseau les hommes stupéfaits
Ne verront qu'une mer de choux et de navets.
Le monde sera propre et net comme une écuelle;
L'humanitairerie en fera sa gamelle,
Et le globe rasé, sans barbe ni cheveux,
Comme un grand potiron roulera dans les cieux.
Quel projet, mon ami! quelle chose admirable!

(Dupont et Durand.)

— D'autres fois encore Musset gémit avec nous sur le mal dont souffre la société; mal physique et plus encore mal moral, qui empoisonne notre existence et menace la postérité, nos enfants, tous ceux que nous devons préparer à la vie:

Et que nous reste-t-il, à nous, les déicides?
Pour qui travailliez-vous, démolisseurs stupides,
Lorsque vous disséquiez le Christ sur son autel?
Que vouliez-vous semer sur sa céleste tombe,
Quand vous jetiez au vent la sanglante colombe
Qui tombe en tournoyant dans l'abîme éternel?
Vous vouliez pétrir l'homme à votre fantaisie;
Vous vouliez faire un monde. — Eh bien, vous l'avez fait;
Votre monde est superbe, et votre homme est parfait!
Les monts sont nivelés, la plaine est éclaircie;
Vous avez sagement taillé l'arbre de vie;
Tout est bien balayé sur vos chemins de fer,
Tout est grand, tout est beau, mais on meurt dans votre air.
Vous y faites vibrer de sublimes paroles;
Elles flottent au loin dans des vents empestés.

Elles ont ébranlé de terribles idoles;
Mais les oiseaux du ciel en sont épouvantés.
L'hypocrisie est morte; on ne croit plus aux prêtres;
Mais la vertu se meurt, on ne croit plus à Dieu.
Le noble n'est plus fier du sang de ses ancêtres;
Mais il le prostitue au fond d'un mauvais lieu.
On ne mutile plus la pensée et la scène,
On a mis au plein vent l'intelligence humaine;
Mais le peuple voudra des combats de taureau.
Quand on est pauvre et fier, quand on est riche et triste,
On n'est plus assez fou pour se faire trappiste;
Mais on fait comme Escousse, on allume un réchaud.

(Rolla.)

Vous avez compris que ce sont là quelques vers lyriques et épiques de ce grand poème humain qui s'appelle *Rolla*. Et Rolla, c'est la victime de la corruption de la société égoïste, ignorante, injuste, partiale, intéressée, cruelle, la victime de la société insensible aux souffrances surhumaines de ses martyrs.

....Société perdue! Jamais le monde ne s'est senti si vieux, si dégénéré, si flétri! Qui donc rendra aux hommes l'espérance et la foi? Qui ranimera le courage? Qui viendra encore réveiller Lazare dans son tombeau? Qui pourra jamais chasser le vice et la corruption?

Parmi tous les débauchés de Paris, Rolla tenait le premier rang. Sous une enveloppe corrompue, battait un cœur bon, loyal, généreux, mais le monde s'était emparé trop tôt de l'enfant riche et noble.... et il en avait fait une épave.

Rolla, ardent, impétueux, ne comprenait pas pour-

quoi on passe sur cette terre, dans ces ténèbres — et qui pourrait le comprendre, maintenant que les libertins, les déicides ont obscurci le soleil du passé avant d'éclairer le flambeau de l'avenir ? — Sans souci de l'au delà il avait voulu vivre une vie intense de jouissances, d'émotions, goûter tous les plaisirs, boire à toutes les coupes, et, ruiné, désabusé, sans espérance, trop fier pour s'abaisser à un métier de valet, il allait mourir.

Une nuit encore.... et tout serait fini. Quelles visions remplissaient l'âme de Rolla à cet instant suprême ? Pensait-il au temps gaspillé dont il lui serait demandé compte ? Regrettait-il sa jeunesse desséchée ? Non !

Tout près de lui, dort une enfant de quinze ans dont la pauvreté infâme a fait une courtisane, et c'est là, dans les bras de Marie, qu'il veut passer sa dernière nuit, sans préoccupations, sceptique jusqu'au bout !

Marie voit le jeune homme pâle.... elle ne comprend rien au mot « ruine » qui flotte sur les lèvres de Rolla ; dans un élan généreux, où se mêlent à la fois la tendresse de la femme et la naïveté de l'innocence, elle offre au malheureux son collier d'or, son unique richesse. « Il est trop tard », répond Rolla en vidant d'un trait un flacon noir.... Sans rien dire, il se penche sur la malheureuse, victime elle aussi de la société, et baise son collier. Quand Marie souleva la tête, le jeune homme était mort :

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ?

Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire;
Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés.
Il est tombé sur nous, cet édifice immense
Que de tes larges mains tu sapais nuit et jour.
La Mort devait t' attendre avec impatience,
Pendant quatre-vingts ans que tu lui fis ta cour;
Vous devez vous aimer d' un infernal amour.
Ne quittes-tu jamais la couche nuptiale
Où vous vous embrassez dans les vers du tombeau,
Pour t' en aller tout seul promener ton front pâle
Dans un cloître désert ou dans un vieux château?
Que te disent alors tous ces grands corps sans vie,
Ces murs silencieux, ces autels désolés,
Que pour l' éternité ton souffle a dépeuplés?
Que te disent les croix? que te dit le Messie?
Oh! saigne-t-il encor, quand, pour le déclouer,
Sur son arbre tremblant, comme une fleur flétrie,
Ton spectre dans la nuit revient le secouer?
Crois-tu ta mission dignement accomplie,
Et comme l' Éternel, à la création,
Trouves-tu que c' est bien, et que ton œuvre est bon?
Au festin de mon hôte alors je te convie.
Tu n' as qu' à te lever; — quelqu' un soupe ce soir
Chez qui le Commandeur peut frapper et s' asseoir.

(Rolla.)

— La patrie, aussi, inspire le poète. Quel que soit le sol qui nous a donné sa sève, nous l' aimons comme un être vivant, comme le plus noble héritage de nos aïeux, qui versèrent leur sang pour briser les lourdes chaînes de l'esclavage. Nous aimons notre patrie, nous la voudrions libre et heureuse. Hélas! Des

hommes égoïstes et ambitieux la déchirent et l'entraînent vers la ruine :

Laisse dire à qui veut que ton grand cœur s' abat,
Que la paix t' affaiblit, que tes forces s' épuisent :
Ceux qui le croient le moins sont ceux qui te le disent.
Ils te savent debout, ferme, et prête au combat ;
Et, ne pouvant briser ta force, ils la divisent.

Laisse-les s' agiter, ces gens à passion,
De nos vieux harangueurs modernes parodies ;
Laisse-les étaler leurs froides comédies,
Et, les deux bras croisés, te prêcher l' action.
Leur seule vérité, c' est leur ambition.

Que t' importent des mots, des phrases ajustées ?
As-tu vendu ton blé, ton bétail et ton vin ?
Es-tu libre ? Les lois sont-elles respectées ?
Crains-tu de voir ton champ pillé par le voisin ?
Le maître a-t-il son toit, et l' ouvrier son pain ?

(Sur la naissance du Comte de Paris.)

Et non contents d' appauvrir la patrie pour satisfaire leur ambition, ils parviennent même à la déshonorer et donnent ainsi au monde entier le spectacle d' une nation avilie :

Oui, c' est la vérité qu' à peine émancipée,
L' intelligence humaine, hier esclave encor,
A pris à tire-d' aile un monstrueux essor.
Nos hommes ont souillé leur plus vaillante épée,
La parole, cette arme au sein de Dieu trempée,
Dont notre siècle au flanc porte la lame d' or.

Oui, c' est la vérité, la France déraisonne;
Elle donne aux badauds, comme à Lacédémone,
Le spectacle effrayant d' un esclave enivré.
C' est que nous avons bu d' un vin pur et sacré,
Et, joyeux vignerons qu' un pampre vert couronne,
Nous vendangeons encor d' un pas mal assuré.

(La loi sur la presse.)



Jusqu' ici nous avons encore, si non des systèmes abstraits de pessimisme, du moins des allusions à des douleurs touchant la pensée, des douleurs qu' on pourrait, dans une certaine mesure, appeler intellectuelles.

Les plus grandes épreuves sont celles qui nous frappent dans nos affections personnelles, et Musset trouve ses accents les plus désespérément beaux lorsqu' il pleure sur la mort de ceux qu' il aimait.

Combien de regrets, de douleur dans le vers où il rappelle le souvenir de ses amis d' enfance, du prince d' Orléans surtout, à qui il était lié par l' affection et le respect!

Pauvre prince! quel rêve à ses derniers instants!
Une heure (qu' est-ce donc qu' une heure pour le Temps?)
Une heure a détourné tout un siècle. O misère!
Il partait, il allait au camp, presque à la guerre.
Une heure lui restait; il était fils et père:
Il voulut embrasser sa mère et ses enfants.

C' était là que la mort attendait sa victime;
Il en fut épargné dans les déserts brûlants
Où l'Arabe fuyant, qui recule à pas lents,

Autour de nos soldats, que la fièvre décime,
Rampe, le sabre au poing, sous les buissons sanglants.
Mais il voulut revoir Neuilly; ce fut son crime.

Neuilly! charmant séjour, triste et doux souvenir!
Illusions d'enfant, à jamais envolées!
Lorsqu'au seuil du palais, dans les vertes allées,
La reine, en souriant, nous regardait courir,
Qui nous eût dit qu'un jour il faudrait revenir
Pour y trouver la mort et des têtes voilées!

(Le treize Juillet.)

— En 1832 Musset perdit son père le guide affectueux de son enfance, l'homme bon et droit qui l'avait tendrement aimé. Seul et désemparé, comme un vaisseau brisé par la tempête, le poète contemple alors ce noble visage, qui lui avait tant de fois souri, et qui, maintenant, repose immobile et glacé; il se sent percé par un glaive affreux, et sa lyre fait entendre un sanglot déchirant:

Un an après, il était nuit,
J'étais à genoux près du lit
Où venait de mourir mon père.
Au chevet du lit vint s'asseoir
Un orphelin vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Ses yeux étaient noyés de pleurs;
Comme les anges de douleurs,
Il était couronné d'épine;

Son luth à terre était gisant,
Sa pourpre de couleur de sang,
Et son glaive dans sa poitrine.

(La nuit de décembre.)

— Avec quel accent il gémit sur la mort des *Georgina*, des *Lucie*, des *Silvia*, des *Mariette*, des *Simone*, symboles de toutes les femmes qu' il a aimées! Et qui n' à frémi en lisant les immortelles stances dédiées à la Malibran?

Qu' as-tu fait pour mourir, ô noble créature,
Belle image de Dieu, qui donnais en chemin
Au riche un peu de joie, au malheureux du pain?
Ah! qui donc frappe ainsi dans la mère nature,
Et quel faucheur aveugle, affamé de pâture,
Sur les meilleurs de nous ose porter la main?

Ne suffit-il donc pas à l' ange des ténèbres
Qu' à peine de ce temps il nous reste un grand nom?
Que Géricault, Cuvier, Schiller, Gœthe et Byron
Soient endormis d' hier sous les dalles funèbres,
Et que nous ayons vu tant d' autres morts célèbres
Dans l' abîme entr' ouvert suivre Napoléon?

Nous faut-il perdre encor nos têtes les plus chères,
Et venir en pleurant leur fermer les paupières,
Dès qu' un rayon d' espoir a brillé dans leurs yeux?
Le ciel de ses élus devient-il envieux?
Ou faut-il croire, hélas! ce que disaient nos pères,
Que lorsqu' on meurt si jeune on est aimé des dieux?

(A la Malibran.)

— Les larmes du poète sont plus amères encore lorsqu'il maudit la trahison de celles qui l'ont trompé:

C' était, il m' en souvient, par une nuit d' automne,
Triste et froide, à peu près semblable à celle-ci;
Le murmure du vent, de son bruit monotone,
Dans mon cerveau lassé berçait mon noir souci.
J' étais à la fenêtre, attendant ma maîtresse;
Et, tout en écoutant dans cette obscurité,
Je me sentais dans l' âme une telle détresse,
Qu' il me vint le soupçon d' une infidélité.
La rue où je logeais était sombre et déserte;
Quelques ombres passaient, un falot à la main;
Quand la bise soufflait dans la porte entr' ouverte,
On entendait de loin comme un soupir humain.
Je ne sais, à vrai dire, à quel fâcheux présage
Mon esprit inquiet alors s' abandonna.
Je rappelais en vain un reste de courage,
Et me sentis frémir lorsque l' heure sonna.
Elle ne venait pas. Seul, la tête baissée,
Je regardai longtemps les murs et le chemin, —
Et je ne t' ai pas dit quelle ardeur insensée
Cette inconstante femme allumait en mon sein;
Je n' aimais qu' elle au monde, et vivre un jour sans elle
Me semblait un destin plus affreux que la mort.
Je me souviens pourtant qu' en cette nuit cruelle
Pour briser mon lien je fis un long effort.
Je la nommai cent fois perfide et déloyale,
Je comptais tous les maux qu' elle m' avait causés.
Hélas! au souvenir de sa beauté fatale,
Quels maux et quels chagrins n' étaient pas apaisés!
Le jour parut enfin. — Las d' une vaine attente,
Sur le bord du balcon je m' étais assoupi;

Je rouvris la paupière à l' aurore naissante,
Et je laissai flotter mon regard ébloui.
Tout à coup, au détour de l' étroite ruelle,
J' entends sur le gravier marcher à petit bruit....
Grand Dieu! préservez-moi! je l' aperçois, c' est elle;
Elle entre. — D' où viens-tu? Qu' as-tu fait cette nuit?
Réponds, que me veux-tu? qui t' amène à cette heure?
Ce beau corps, jusqu' au jour, où s' est-il étendu?
Tandis qu' à ce balcon, seul, je veille et je pleure,
En quel lieu, dans quel lit, à qui souriais-tu?
Perfide! audacieuse! est-il encore possible
Que tu viennes offrir ta bouche à mes baisers?
Que demandes-tu donc? par quelle soif horrible
Oses-tu m' attirer dans tes bras épuisés?
Va-t' en, retire-toi, spectre de ma maîtresse!
Rentre dans ton tombeau, si tu t' en es levé;
Laisse-moi pour toujours oublier ma jeunesse,
Et, quand je pense à toi, croire que j' ai rêvé!

(La nuit d' octobre.)

Qui ne comprend ces spasmes affreux?

Nous mêlons tous notre désespoir aux plaintes du poète, nous gémissons, nous pleurons avec lui!

A Dieu, à la nature, à la patrie, à l' humanité, Musset n' avait demandé que des émotions.

Un rayon de foi aurait pu faire frissonner son cœur comme celui de Saint-François d'Assise, ou de Sainte Thérèse, devant la conception grandiose du Créateur, du Principe de toute chose et de toute pensée!

Mais Dieu est pour lui une idée incompréhensible.

La confiance dans la bonté de la nature, dispensa-

trice de toutes les ressources sur lesquelles l' homme peut compter pour rendre sa vie moins malheureuse, lui aurait donné les extases d'un Lamartine devant les lacs doucement crispés par le zéphire, les plaines ondoyantes, les montagnes caressées par les derniers rayons du soleil. La nuit étoilée l' aurait fait frémir dans l' attente solennelle du secret que l' investigateur de la nature va sans doute découvrir !

Hélas ! La nature ne parle pas au poète, elle ne le comprend pas.

Si son cœur s' était enflammé de l' amour de la patrie, Musset aurait connu la fureur généreuse d' un Horace, d' un Camille, d' un Pompée, d' un César, les élans des Annibals, des Napoléons !

Sa patrie ne lui cause que déceptions et amertumes.

Du moins eût-il pu, comme Leopardi, se bercer dans le rêve d' une société réunie en une grande famille par la justice et par l' amour. Non ! Il est trop malheureux pour croire encore à la justice, à l' amour ! Son cœur sceptique reste indifférent à cet idéal humanitaire !

Si au moins il avait su, lui, le passionné, goûter les douces émotions, les joies pures et naïves des Paul et des Virginie, le bonheur lui aurait peut-être souri dans l' amour !

Mais à quoi bon éveiller ces illusions décevantes, pourquoi parler de foi, de patrie, d' humanité, d' amour?

Les croyants forment une petite élite ; les Lamartine qui peuvent entendre la douce voix de la na-

ture sont rares; rares les patriotes désintéressés, héros dont la légende et l' histoire conservent le nom; rares les philosophes, généreux utopistes égarés dans la foule égoïste, qui prévoient des jours moins sombres pour les hommes; les amants heureux n' existent que chez les anges! Musset n' appartient pas, ne veut pas appartenir à la catégorie des exceptions!

Semblable à la plupart des hommes intelligents, il doute du surnaturel, il lutte contre la nature méchante, contre les lois iniques, les vaines chimères et sent son cœur déchiré par la trahison.

Ce n' est pas, comme Vigny, à travers l' obsession d' un système abstrait de philosophie que Musset chante, ni à travers la folie de la douleur insensée d'un Byron; il n'est atteint ni de la manie du suicide d' un Kleist, ni du scepticisme voltairien d' un Henri Heine. Il gémit lorsque le mystère accable son âme, lorsque la nature, la patrie, l' humanité lui causent de cruelles désillusions, lorsque l'amour surtout torture son pauvre cœur. Sa lyre se fait l' écho des angoisses de tous les mortels, retentit du cri de tous ses frères de misère.

Et à n'importe quel âge, dans n'importe quelle circonstance de notre vie nous trouverons dans les poésies de Musset l' expression de nos souffrances.

LE PESSIMISME DE MUSSET

Le pessimisme de Musset.

SOMMAIRE : Musset, le chantre de la douleur, n'a pas élaboré de système de pessimisme. — On peut néanmoins saisir, à travers ses poésies, le caractère de son désespoir. — Musset appartient à l'élite européenne des *Stürmer und Dränger* attardés et renouvelés : il est le Byron de la France et, spontanément, sans se plier à l'imitation, joue dans son pays le rôle du poète de « Don Juan ». — Le caractère de Musset à travers *La Coupe et les Lèvres.* — Musset ne sut pas réaliser le type qu'il avait ébauché dans « Frank ». — Musset et Maine de Biran. — Le principe philosophique de Musset *je vibre, donc je suis.* — Musset esclave, malgré lui, d'un système. — Amour et Mort. — Dégoût, abandon, solitude, souffrance. — L'amer réconfort du souvenir. — Musset a réellement souffert.

Alfred de Musset mérita plus que tout autre poète le titre de *chantre de la douleur.*

Aveuglément docile à la voix de l'instinct, soumis à l'impulsion exclusive des sens, comme le sont, plus ou moins, presque tous les hommes, loin de confier à sa lyre les souffrances des esprits d'élite, il voulut chanter exclusivement les tourments qui atteignent toutes les créatures sans exception. Il dit les angoisses que causent le mystère de la divinité, l'implacabilité de la nature, la recherche de la vérité, la cruauté de la mort, l'impossibilité de rendre les hommes meilleurs, la cor-

ruption de la société, le mal qui ronge la patrie; il gémit sur la perte de ses amis, de son père, des femmes qu' il aimait, sur la trahison de celles à qui il avait donné son cœur.

Cependant, les vers de Musset, ces « purs sanglots », qui répondent si bien aux sentiments les plus intimes de l' humanité, ne laissent pas d' éveiller en nous un certain étonnement mêlé de curiosité. Comment un être aussi richement doué, possédant des qualités intellectuelles très développées, une merveilleuse sensibilité, se borna-t-il à interpréter les misères qui frappent le commun des mortels? Comment put-il se faire l' esclave de son instinct? En d' autres termes, quelle est la portée esthétique et morale de l' œuvre lyrique si désolée de Musset?

Voilà la question qui fera l' objet de cette causerie. Nous ne prétendons pas la résoudre; cela serait difficile, car notre poète n' a jamais conçu de système déterminé de pessimisme. Nous essayerons néanmoins d'en éclaircir quelques points en suivant l' évolution que subirent les idées de cet *enfant de son siècle* sous l' influence de lectures philosophiques et littéraires, du milieu dans lequel il vivait, en tâchant de sonder son âme et d' entrevoir, à travers des échappées inconscientes et prime-sautières, le fond de sa pensée, l' essence de son désespoir.

On a tort de diviser en deux parties la vie psychologique de Musset: avant 1833 et après 1833! Nous

le verrons, les germes des tendances qui se développent après 1833 chez l' auteur des *Nuits*, existaient depuis longtemps dans son âme. Ils étaient nés avec lui, comme le malheur naît avec les hommes, s' étaient fortifiés peu à peu, avaient déjà atteint leur maturité en 1832. Ils s' affirment ou, du moins, s' annoncent dès les premières œuvres du jeune artiste et, sous l' épreuve terrible de 1833, ils ne firent peut-être que s' épanouir complètement.

Parcourez ces vers immortels; si vous n' attachez pas une importance excessive à quelques couplets d' occasion, dont le premier amateur venu pourrait écrire les pareils, vous n' y trouverez que larmes et désespoir, vous vous persuaderez que notre poète, avant et après 1833, ne chanta jamais que la douleur.

Musset semble être un des représentants de cette généreuse et ardente élite de jeunes gens, héritiers de l' esprit du XVIII.e siècle, de Rousseau surtout, *Stürmer und Dränger* attardés et transformés par le le souffle du XIX e siècle, égarés, vivante expression de la souffrance, que nous rencontrons à peu près à la même époque, non seulement en France, mais aussi en Allemagne, en Angleterre et en Italie.

On le sait, en Allemagne, après l' orageuse révolte à laquelle avaient pris part Gœthe avec *Gœtz von Berlichingen* en 1773 et *Die Leiden des jungen Werther* en 1774, Bürger avec *Leonore* en 1774, Herder avec les *Stimmen der Völker (in Liedern)* en 1778, Schiller avec *Die Räuber* en 1782, *Die Verschwörung*

des Fiesko von Genua en 1783, *Kabale und Liebe* en 1784 et *Don Carlos* en 1787, l' ordre s' était bientôt rétabli, et l' école des Schlegel, des Novalis et des Tieck, sous l' influence plus ou moins directe des deux Grands Amis de *Jena* et de *Weimar*, qui, ayant atteint leur maturité, étaient devenus presque classiques, allait donner une poussée irrésistible à l' art, fixer et déterminer la mission esthétique et morale de la littérature.

Mais l' élan révolutionnaire, venu de France, moulé et réglé par l' école de Shakespeare, d' Ossian, par les ballades de Percy, fortifié par la contribution des meilleurs poètes de l' Europe, avait bien pu s' apaiser dans un pays naturellement enclin à l' ordre et à la discipline, il avait reçu une impulsion trop grande pour ne se manifester qu' au sein de la patrie de Gœthe. L' Angleterre, qui avait contribué dans une si large mesure à la formation de ce courant, n' était pas restée longtemps sans en ressentir l' influence. Les efforts timides des Wordsworth, des Coleridge se changeaient en un mouvement important dans les toutes premières années du XIX.e siècle, avec Campbell, et préparaient le grand Walter Scott. En vain *l' hypocrisie anglaise* — cette tendance à ne pas vouloir reconnaître les côtés laids de la nature, ses droits violents, tout ce qui semble troubler l' équilibre, se rebeller presque à la tyrannie des apparences — opposait-elle un obstacle au torrent envahisseur; le cri d' un homme indomptable, Byron, allait bientôt lui permettre de briser ses digues.

En France — pour ne pas parler de l' Italie —

l' explosion de ces tendances eut lieu plus tard, alors même que l'Allemagne, oublieuse de l' ardent idéal auquel Kleist avait sacrifié son avenir et sa vie, allait assister à la réaction antiromantique de Platen et surtout de H. Heine.

Chose étrange, le pays qui avait été le foyer de la lutte pour le rachat des individus, des peuples, de l' humanité, languissait dans une attente forcée. A peine l' art libre, nouveau se trahissait-il timidement dans les vieilles idées, à travers l' exaltation de l'amour sentimental, du trône et de l' autel!

Mais, de même qu' en Angleterre une réaction s' était opérée contre la moralité froide et raffinée des premiers Romantiques, l' heure approchait où le souffle révolutionnaire allait définitivement se faire sentir chez nos voisins.

Byron, dont la voix puissante arriva jusqu' en Pologne et en Russie, dont les chants furieux et beaux, trouvèrent un écho chez Heine et même chez Leopardi, comme s' il eût été destiné à ébranler tout reste de tyrannie, devait aider les Français à secouer à jamais le joug du passé. Et si, à cause de leurs préoccupations morales, Lamartine, Vigny, V. Hugo ne peuvent que faiblement se laisser entraîner par l'exemple du *poète-héros*, Musset, ce disciple de l' instinct, cet enfant de son siècle, ce vrai romantique, exemple de la manifestation la plus complète, la plus sincère, la plus esthétique du *moi*, comprend Byron dans toute la grandeur sauvage de son génie et il donne, le premier, à

son pays l'exemple d'une poésie affranchie de toute entrave.

Musset pourrait bien être appelé le Byron de la France. Comme Byron, il a besoin de s'opposer systématiquement à tous les éléments dans lesquels il devrait voir la raison de son existence, de tout bouleverser, de ne plus chercher dans la foi, dans la morale, dans la politique, dans les idées de son temps ce qu'il demande, envers et contre tout, à la vie et qu'il veut trouver uniquement dans les caprices de son individualité.

Une pièce est d'une importance capitale pour l'histoire psychologique de notre poète: *La Coupe et les Lèvres* (1832).

Nous sommes dans le Tyrol. *La nuit aux pieds d'argent descend dans la rosée.* Les chasseurs sont revenus de la montagne chargés de butin, ils invitent Frank à boire avec eux. Mais le jeune homme n'a rien tué.... il reste à l'écart et refuse de se mêler à la troupe joyeuse. Ses malheurs sont à lui.... son âme fière ne lui permet pas de manger du pain qu'il n'a pas gagné.

En vain l'exhorte-t-on à s'apaiser, à quitter son orgueil; il maudit le travail, l'espérance, la terre, la société, la patrie, il maudit tout....

Il est libre et fier, il a un cœur, des bras, ce gueux qu'on insulte, et, pour bien le montrer, il prend une torche enflammée, la jette sur sa maison et part haineux et farouche.

Où ira-t-il ?...

Une voix lui crie : *repens-toi, repens-toi ! reviens à ton foyer, à tes amis !*

Il est trop tard, répond Frank, *j'ai maudit mon père !*

Endormi sur la route, il est tout à coup réveillé par Stranio, riche seigneur qui veut l' obliger à se lever pour laisser passer son cheval.

Faire place, lui Frank, le sauvage chasseur ! allons donc ! On veut rire ?...

Il provoque Stranio, le tue, et suit Belcolore, la maîtresse du mort.

Bienheureuse querelle ! Frank trouve une charmante amie et gagne une fortune ; Frank, le paria, est maintenant un grand seigneur !...

Mais après le premier moment de griserie, il comprend dans quel abîme il vient de tomber : Belcolore est une courtisane méprisable ; cette femme, ces richesses l' avilissent, le perdent....

Un soldat passe en chantant. Frank le suit et part pour la guerre.

. . . .

Le combat est fini. Frank s' est conduit en héros. Le vieil empereur l' a serré dans ses bras, tous acclament le vainqueur.... qui reste triste et silencieux !... C' est qu' il vient de revoir, endormie sur un banc, une enfant de quinze ans, Déidamia, la douce compagne de son enfance, la confidente attendrie de ses peines et de ses joies.... et tout le passé se réveille dans sa mémoire !...

Cependant il voudrait savoir ce qu' il y a de vrai dans toutes ces chaleureuses ovations, ce que les hommes pensent réellement de lui, quel souvenir ils garderont de lui.

Il fait courir le bruit de sa mort.... Une bière recouverte du catafalque renferme le corps du capitaine: le vaillant guerrier a été tué, dit-on, dans un duel.

Déguisé en moine, Frank entend d' abord chanter ses louanges. Mais bientôt les soldats et le peuple applaudissent aux paroles de ce moine masqué qui montre le prétendu héros sous son véritable jour: orgueilleux, méchant, ambitieux. Ils étaient venus pour lui faire des funérailles splendides, et maintenant ils vont disperser aux vents les cendres de l' incendiaire!...

Mais quoi?... La bière est vide! Frank est donc vivant?...

Le moine lève son masque, et Frank apparaît à la foule stupéfiée!

Tout n' est pas fini. Voici Belcolore enveloppée dans de longs voiles noirs....

Quelques larmes au mort.... puis elle s'apprête à suivre ce moine qui se dit si laid, si malade, si méchant, mais qui est si riche. Et pour banc, elle prendra bien le cercueil de son ancien ami!

Encore une fois Frank lève son masque, chasse la courtisane et s' abandonne à sa tristesse.

Dans une chaumière Déidamia retrouve celui qu' elle a si longtemps attendu et qui dans une heure sera son époux.

Une heure encore, c' est bien peu. Mais une ombre est apparue dans le jardin.... Frank va voir.... Déidamia se penche à la fenêtre, et tombe, frappée mortellement par Belcolore, sans avoir eu le temps de rendre à Frank le baiser qu' elle avait attendu pendant quinze ans.

— Frank, vous l'avez compris, c'est Musset lui-même, l' homme nature, l' homme instinct, l' homme libre, nouveau, jouissant de tous les droits que la révolution venait de lui reconnaître. Et cet homme gaillard et étrange, ce Villon, ce Cyrano de Bergerac, ce chemineau nous est sympathique. Il offre le modèle, ou tout au moins l' ébauche d' un type d' individu utile à lui-même et à l' humanité. Ecoutez-le !

. . . .

Je ne me suis pas fait écrivain politique,
N' étant pas amoureux de la place publique.
D' ailleurs, il n' entre pas dans mes prétentions
D' être l' homme du siècle et de ses passions.

. . . .

Vous me demanderez si j' aime ma patrie.
Oui ; j' aime fort aussi l' Espagne et la Turquie.
Je ne hais pas la Perse et je crois les Indous
De très honnêtes gens qui boivent comme nous.
Mais je hais les cités, les pavés et les bornes,
Tout ce qui porte l' homme à se mettre en troupeau,
Pour vivre entre deux murs et quatre faces mornes,
Le front sous un moellon, les pieds sur un tombeau.

Vous me demanderez si je suis catholique.
Oui; — j'aime fort aussi les dieux Lath et Nésu;
Tartak et Pimpocau me semblent sans réplique;
Que dites-vous encore de Parabavastu?
J'aime Bidi, — Khoda me paraît un bon sire;
Et quand à Kichatan, je n'ai rien à lui dire.
C'est un bon petit dieu que le dieu Michapous.
Mais je hais les cagots, les robins et les cuistres,
Qu'ils servent Pimpocau, Mahomet, ou Vishnou.
Vous pouvez de ma part répondre à leurs ministres
Que je ne sais comment je vais je ne sais où.

Vous me demanderez si j'aime la sagesse.
Oui; — j'aime fort aussi le tabac à fumer.
J'estime le bordeaux, surtout dans sa vieillesse;
J'aime tous les vins francs, parce qu'ils font aimer.
Mais je hais les cafards, et la race hypocrite
Des tartufes de mœurs, comédiens insolents,
Qui mettent leurs vertus en mettant leurs gants blancs.
Le diable était bien vieux lorsqu'il se fit ermite.
Je le serai si bien, quand ce jour-là viendra,
Que ce sera le jour où l'on m'enterrera.

Vous me demanderez si j'aime la richesse.
Oui; — j'aime aussi parfois la médiocrité.
Et surtout, et toujours, j'aime mieux ma maîtresse;
La fortune, pour moi, n'est que la liberté.
Elle a cela de beau, de remuer le monde,
Que, dès qu'on la possède, il faut qu'on en réponde,
Et que, seule, elle met à l'air la volonté.
Mais je hais les pieds plats, je hais la convoitise.

J'aime mieux un joueur, qui prend le grand chemin;
Je hais le vent doré qui gonfle la sottise,
Et dans quelque cent ans, j'ai bien peur qu'on ne dise
Que notre siècle d'or fut un siecle d'airain.

Ce n'est là que l'analyse intellectuelle de notre poète rebelle, révolutionnaire.

Lisons le monologue célèbre qui clôt le IV.e acte, et nous découvrirons le cœur, les sentiments, les élans irrésistibles vers la vie, l'âme farouche, indomptée, mais exempte de lâcheté, frémissante, généreuse et noble de Musset, tout ce qu'il y a d'intime en lui, tout ce qui s'agite, tout ce qui bouillonne dans son être, comme un fleuve impétueux qu'aucune digue ne saurait contenir.

Frank, le poignard à la main, vient de chasser Belcolore, la courtisane éhontée, et il s'écrie:

. . . .

Ta lame, ô mon stylet, est belle toute nue
Comme une belle vierge. — O mon cœur et mon bras,
Pourquoi donc tremblez-vous, et pourquoi l'un de l'autre
Vous approchez-vous donc, comme pour vous unir?
Oui, c'était ma pensée; — était-ce aussi la vôtre,
Providence de Dieu, que tout allait finir?
Et toi, morne tombeau, tu m'ouvres ta mâchoire.
Tu ris, spectre affamé. Je n'ai pas peur de toi.
Je renierai l'amour, la fortune et la gloire;
Mais je crois au néant, comme je crois en moi.
Le soleil le sait bien, qu'il n'est sous la lumière
Qu'une immortalité, celle de la matière.
La poussière est à Dieu; — le reste au hasard.

Qu' a fait le vent du nord des cendres de César?
Une herbe, un grain de blé, mon Dieu, voilà la vie.
Mais moi, fils du hasard, moi Frank, avoir été
Un petit monde, un tout, une forme pétrie,
Une lampe où brûlait l' ardente volonté,
Et que rien, après moi, ne reste sur le sable,
Où l' ombre de mon corps se promène ici-bas?
Rien! pas même un enfant, un être périssable!
Rien qui puisse y clouer la trace de mes pas!
Rien qui puisse crier d' une voix éternelle
A ceux qui tetteront la commune mammelle:
Moi, votre frère aîné, je m' y suis suspendu!
Je l' ai tetée aussi, la vivace marâtre;
Elle m' a, comme à vous, livré son sein d' albâtre....
— Et pourtant, jour de Dieu, si je l' avais mordu?
Si je l' avais mordu, le sein de la nourrice?
Si je l' avais meurtri d' une telle façon
Qu' elle en puisse à jamais garder la cicatrice,
Et montrer sur son cœur les dents du nourisson?
Qu' importe le moyen, pourvu qu' on s' en souvienne?
Le bien a pour tombeau l' ingratitude humaine.
Le mal est plus solide: Erostrate a raison.
Empédocle a vaincu les héros de l' histoire,
Le jour qu' en se lançant dans le cœur de l' Etna,
Du plat de sa sandale il souffleta la gloire,
Et la fit trébucher si bien qu' elle y tomba,
Que lui faisait le reste? Il a prouvé sa force.
Les siècles maintenant peuvent se remplacer;
Il a si bien gravé son chiffre sur l' écorce
Que l' arbre peut changer de peau sans l' effacer.
Les parchemins sacrés pourriront dans les livres;
Les marbres tomberont comme des hommes ivres,
Et la langue d' un peuple avec lui s' éteindra.

Mais le nom de cet homme est comme une momie,
Sous les baumes puissants pour toujours endormie,
Sur laquelle jamais l'herbe ne poussera.
Je ne veux pas mourir. — Regarde-moi, Nature.
Ce sont deux bras nerveux que j'agite dans l'air.
C'est dans tous tes néants que j'ai trempé l'armure
Qui me protégera de ton glaive de fer.
J'ai faim. — Je ne veux pas quitter l'hôtellerie.
Allons, qu'on se remue, et qu'on me rassasie,
Ou sinon, je me fais l'intendant de ma faim.
Prends-y garde; je pars. — N'importe le chemin.
Je marcherai, — j'irai, — partout où l'âme humaine
Est en spectacle, et souffre. — Ah! la haine! la haine!
La seule passion qui survive à l'espoir!
Tu m'as déjà hanté, boiteuse au manteau noir.
Nous nous sommes connus dans la maison de chaume;
Mais je ne croyais pas que ton pâle fantôme,
De tous ceux qui dans l'air voltigeaient avec toi,
Dût être le dernier qui restât près de moi.
Eh bien! baise-moi donc, triste et fidèle amie.
Tu vois, j'ai soulevé les voiles de ma vie. —
Nous partirons ensemble; — et toi qui me suivras,
Comme une sœur pieuse, aux plus lointains climats,
Tu seras mon asile et mon expérience.
Si le doute, ce fruit tardif et sans saveur,
Est le dernier qu'on cueille à l'arbre de science,
Qu'ai-je à faire de plus, moi qui le porte au cœur?
Le doute! il est partout, et le courant l'entraîne,
Ce linceul transparent, que l'incrédulité
Sur le bord de la tombe a laissé par pitié
Au cadavre flétri de l'espérance humaine!
O siècles à venir! Quel est donc votre sort?
La gloire comme une ombre au ciel est remontée.

L'amour n'existe plus ; — la vie est dévastée, —
Et l'homme, resté seul, ne croit plus qu'à la mort.
Tels que dans un pillage, en un jour de colère,
On voit, à la lueur d'un flambeau funéraire,
Des meurtriers, courbés dans un silence affreux,
Egorger une vierge, et dans ses longs cheveux
Plonger leurs mains de sang ; — la frêle créature
Tombe comme un roseau sur ses bras mutilés : —
Tels les analyseurs égorgent la nature
Silencieusement, sous les cieux dépeuplés.
Que vous restera-t-il, enfants de nos entrailles,
Le jour où vous viendrez suivre les funérailles
De cette moribonde et vieille humanité ?
Ah ! tu nous maudiras, pâle postérité !
Nos femmes ne mettront que des vieillards au monde.
Ils frapperont la terre avant de s'y coucher ;
Puis il crieront à Dieu : Père, elle était féconde.
À qui donc as-tu dit de nous la dessécher ?
Mais vous, analyseurs, persévérants sophistes,
Quand vous aurez tari tous les puits des déserts,
Quand vous aurez prouvé que ce large univers
N'est qu'un mort étendu sous les anatomistes ;
Quand vous nous aurez fait de la création
Un cimetière en ordre, où tout aura sa place,
Où vous aurez sculpté, de votre main de glace,
Sur tous les monuments la même inscription ;
Vous, que ferez-vous donc, dans les sombres allées
De ce jardin muet ? — Les plantes désolées
Ne voudront plus aimer, nourrir, ni concevoir ; —
Les feuilles des forêts tomberont une à une, —
Et vous, noirs fossoyeurs, sur la bière commune
Pour ergoter encore vous viendrez vous asseoir ;
Vous vous entretiendrez de l'homme perfectible ; —

Vous galvaniserez ce cadavre insensible,
Habiles vermisseaux, quand vous l'aurez rongé;
Vous lui commanderez de marcher sur sa tombe,
À cette ombre d'un jour, — jusqu'à ce qu'elle tombe
Comme une masse inerte, et que Dieu soit vengé.
Ah! vous avez voulu faire les Prométhées;
Et vous êtes venus, les mains ensanglantées,
Refondre et repétrir l'œuvre du créateur!
Il valait mieux que vous, ce hardi tentateur,
Lorsqu'ayant fait son homme, et le voyant sans âme,
Il releva la tête et demanda le feu.
Vous, votre homme était fait! vous, vous aviez la flamme!
Et vous avez soufflé sur le souffle de Dieu.
Le mépris, Dieu puissant, voilà donc la science!
L'éternelle sagesse est l'éternel silence;
Et nous aurons réduit, quand tout sera compté,
Le balancier de l'âme à l'immobilité.
Quel hideux océan est-ce donc que la vie,
Pour qu'il faille y marcher à la superficie,
Et glisser au soleil en effleurant les eaux,
Comme ce fils de Dieu qui marchait sur le flots?
Quels monstres effrayants, quels difformes reptiles
Labourent donc les mers sous les pieds des nageurs,
Pour qu'on trouve toujours les vagues si tranquilles,
Et la pâleur des morts sur le front des plongeurs?
A-t-elle assez traîné, cette éternelle histoire
Du néant de l'amour, du néant de la gloire,
Et de l'enfant prodigue auprès de ses pourceaux!
Ah! sur combien de lits, sur combien de berceaux
Elle est venue errer, d'une voix lamentable,
Cette complainte usée et toujours véritable,
De tous les insensés que l'espoir a conduits!
Pareil à ce Gygès, qui fuyait dans la nuit

Le fantôme royal de la pâle baigneuse
Livrée un seul instant à son ardent regard,
Le jeune ambitieux porte une plaie affreuse,
Tendre encore, mais profonde, et qui saigne à l' écart.
Ce qu' il fait, ce qu' il voit des choses de la vie,
Tout le porte, l' entraîne à son but idéal,
Clarté fuyant toujours, et toujours poursuivie,
Étrange idole, à qui tout sert de piédestal.
Mais si tout en courant la force l' abandonne,
S' ils se retourne et songe aux êtres d' ici-bas,
Il trouve tout à coup que ce qui l' environne
Est demeuré si loin qu' il n' y reviendra pas.
C' est alors qu' il comprend l' effet de son vertige,
Et que, s' il ne regarde au ciel, il va tomber.
Il marche; — son génie à poursuivre l' oblige; —
Il marche, et le terrain commence à surplomber. —
Enfin, — mais n' est-il pas une heure dans la vie
Où le génie humain rencontre la folie?
Ils luttent corps à corps sur un rocher glissant.
Tous deux y sont montés, mais un seul redescend.
O mondes, ô Saturne, immobiles étoiles,
Magnifique univers, en est-ce ainsi partout?
O nuit, profonde nuit, spectre toujours debout,
Large création, quand tu lèves tes voiles
Pour te considérer dans ton immensité,
Vois-tu du haut en bas la même nudité?
Dis-moi donc, en ce cas, dis-moi, mère imprudente,
Pourquoi m' obsèdes-tu de cette soif ardente,
Si tu ne connais pas de source où l' étancher?
Il fallait la créer, marâtre, ou la chercher.
L' arbuste a sa rosée et l' aigle a sa pâture.
Et moi, que t' ai-je fait pour m' oublier aussi?
Pourquoi les arbrisseaux n' ont-ils pas soif ainsi?

Pourquoi forger la flèche, éternelle nature,
Si tu savais toi-même, avant de la lancer,
Que tu la dirigeais vers un but impossible,
Et que le dard, parti de ta corde terrible,
Sans rencontrer l' oiseau, pouvait te traverser?
Mais cela te plaisait. — C' était réglé d' avance.
Ah le vent du matin! le souffle du printemps!
C' est le cri des vieillards. — Moi, mon Dieu, j' ai vingt ans
Oh! si tu vas mourir, ange de l' espérance,
Sur mon cœur, en partant, viens encor te poser;
Donne-moi tes adieux et ton dernier baiser.
Viens à moi. — Je suis jeune, et j' aime encor la vie.
Intercède pour moi; — demande si les cieux
Ont une goutte d' eau pour une fleur flétrie. —
Bel ange, en la buvant, nous mourrons tous les deux.

Frank nous fait penser aux *Hamlet*, aux *Manfred* et aux *Don Juan*, aux *Gœtz* et aux *Ferdinand*, à ces héros qui malgré l' incontestable déséquilibre de leur caractère ne sont qu' un hymne de la volonté et de la puissance humaine.

Hamlet, triomphant de ses incertitudes et du désordre de son cerveau, atteint son tragique but.

Quelle superbe impétuosité dans le soulèvement de *Manfred* et surtout de *Don Juan* contre tout ce qui s' oppose à la manifestation complète de leur individu !

Gœtz libre et fort, accomplit sa mission en héros; *Karl*, l' être tout sincérité et tout énergie, qui a développé, suivant les lois pures et sacrées de la nature, ses meilleures tendances, célèbre la revanche de la

bonté innée, sur la malice et la laideur de l'imposture qui règne dans le monde.

Tous, jusqu'à ceux qui à un moment donné paraissent faiblir, sont des hommes réussis : *Werther*, *Ferdinand*, même en se suicidant, représentent avec une fière noblesse la révolte de l'humanité écrasée par des lois faites contre les éternels principes de la justice.

Et Frank, pas plus que ces héros n'est un raté, car il possède un idéal : agir, lutter, renverser les obstacles les plus insurmontables, les plus étranges qu'il rencontre, ne pas succomber même devant la perte de Déidamia.

Musset avait donc entrevu la bonne voie. Pourquoi l'abandonna-t-il ? Pourquoi se laissa-t-il si tôt vaincre par le désespoir ?

Cette désorientation est généralement attribuée aux angoisses, aux spasmes, à la folle douleur de 1833. Et pourtant, si la passion de Musset pour George Sand a torturé son âme, anéanti presque son être, l'épreuve devait le retremper, le conduire à la victoire que les Schiller et les Gœthe, plus forts après la tourmente révolutionnaire, avaient su obtenir.

Faudrait-il lui appliquer la sentence du grand génie allemand sur Günther et que les critiques répètent pour Bürger : « Er wusste sich nicht zu zähmen, und so zerrann ihm sein Leben, wie sein Dichten » ?

C'est qu'à partir de 1833 notre poète traverse une crise psychologique difficile à expliquer : à l'âge

où tous les hommes portés à réfléchir, arrêtent leurs convictions et commencent à jouer un rôle décisif dans la société, Musset est incapable d'achever de fixer sa conception de la vie, qu'il avait si bien ébauchée. Il semble chercher partout en vain des éléments, se débattre dans une difficulté sans issue.

Certes, il ne pouvait guère puiser au riche trésor qu'offrent la religion et la métaphysique, mais rien ne lui était plus facile que de trouver un guide dans les innombrables énergies jaillissant de ses tendances matérialistes, et d'où était sorti un modèle d'individu presque parfait: le héros de *la Coupe et les Lèvres*. Qu'est-ce qui l'empêchait d'exploiter l'ondée de sensualisme qui se répandait à ce moment en France à travers la philosophie de Cabanis, de Saint-Simon et les théories de Condillac, des encyclopédistes rappelées à la vie?

L'auteur de *Le Rouge et le Noir*, avec qui notre poète a tant de traits communs, saura tirer une sève vivifiante pour son âme de ce courant qu'il considère comme l'aliment de la volonté et de l'énergie humaines. Il élèvera un hymne à la vigueur et à la puissance, condamnera la noblesse qui n'avait pas pu lutter contre la démocratie et était morte avec une grâce passive pendant la Révolution; il fera de Napoléon, qui concentre la plus grande somme d'énergie ramassée dans un individu, l'objet d'un véritable culte et vouera à l'Italie un enthousiasme illimité parce qu'il y a dans notre caractère une impulsivité qu'on ne découvrirait guère en France.

Est-ce à croire que ce qui représentait pour ses con-

temporains une source de vie nouvelle, ait étouffé tout germe de force dans l'âme du chantre de Frank?

Je n'ose pas supposer que Musset avait besoin, comme beaucoup de génies, d'entretenir sa vie morale par un rayon de spiritualisme, et que, malgré le scepticisme dont il faisait étalage, il garda jusqu'en 1832 une étincelle de ce feu bienfaisant que le souffle matérialiste éteignit. Toujours est-il qu'après son triste roman de 1833, il perd toute confiance dans la vie, il n'a plus aucun courage, il s'abandonne passivement à la douleur, à la tristesse, au désespoir et se laisse aller à la dérive.

Pour comprendre une semblable crise, il est nécessaire de scruter les idées intimes de notre poète.

Musset — vaut-il la peine de le dire? — n'est pas véritablement l'imitateur de Byron! Lui-même s'en défend avec raison:

On m'a dit l'an passé que j'imitais Byron:
Vous qui me connaissez, vous savez bien que non.

(La Coupe et les Lèvres.)

Qu'il ait subi le charme de la civilisation et de l'art anglais — et même allemands — c'est certain; mais l'influence qui agit le plus, semble-t-il, sur sa vie littéraire et morale, lui vint de ses études philosophiques. En effet, si au moment où son esprit mûrissait et prenait une impulsion définitive, il lisait à côté de Gœthe et de Schiller, Shakespeare et, peut-être avec

plus d'enthousiasme encore, Byron, le commentaire de ces auteurs, de ces géants, de ces grands individus, de ces merveilles de force, d'esprit, d'art, les enseignements qu'il voulait tirer de ses lectures pour former sa conception de la vie, il les demandait aux grands penseurs, entre autres: Descartes, Spinosa, surtout Cabanis et Maine de Biran.

Les préoccupations philosophiques de Musset ont une importance énorme pour nous. Vous le savez, la philosophie est le soleil qui éclaire les replis les plus obscurs de l'âme des grands écrivains; elle aide à pénétrer les efforts des hommes supérieurs qui voulurent faire de leur art l'expression de l'essence de leur savoir, de leurs idées, de leur goût, de leurs joies, de leurs souffrances, de toutes les aspirations de leur être compliqué et développé. Est-il nécessaire de feuilleter les *Rapports du physique et du moral de l'homme* de Cabanis, publiés en 1802 à Paris, ou mieux encore, sa *Lettre posthume et inédite sur les causes premières*, (Paris, 1824), pour comprendre les idées de Musset? Certes, la conception toute sensuelle de la vie que s'était faite le philosophe, médecin et philantrope, conception qui se résume d'une façon sculpturale dans cette formule « les nerfs, voilà tout l'homme », a dû laisser une empreinte profonde dans l'esprit de notre poète. Mais c'est surtout à travers les théories de Maine de Biran que nous pourrons sonder le cœur de Musset, nous expliquer ses tendances les plus différentes, les plus contradictoires.

Le temps trop limité ne me permet pas de vous montrer comment Maine de Biran, partant du subjectivisme rationnel de Descartes et peut-être même, si nous remontons plus loin, de Duns Scot, le premier champion de l'individualisme en philosophie au moyen âge, conçoit un système qu'il aime à appeler *de la réflexion*, une réflexion qui est bien plus qu'une simple pensée, une réflexion qui est action, qui implique un effort; sans cet effort, la pensée ne pourrait pas même subsister. Une telle action, Maine de Biran l'appelle la *volonté.* Il en arrive ainsi à refondre le principe de Descartes *je pense, donc je suis* et à dire *je veux, donc je suis.*

Je ne peux pas non plus vous expliquer de quelle façon en élaborant cette doctrine, Maine de Biran considère l'être pensant, à travers ce qu'il appelle *l'effort du moi contre le non moi* « *en connexion immédiate* » comme le centre d'un monde perdu en quelque sorte au milieu d'une foule d'autres mondes ses ennemis, obligé de lutter contre tous les éléments, contre tous les obstacles physiques, moraux, spirituels qui contraignent, écrasent son moi, l'arrêtent dans son libre développement.

Limitons-nous à remarquer que cette doctrine en faisant ressortir d'une façon frappante, en donnant presque comme article de foi, la résistance que l'univers entier oppose à l'homme, montre notre être sans cesse en butte à l'univers entier.

Et comme seules la volonté et la force nous con-

duisent à la victoire, Maine de Biran voit dans ces deux moteurs le principe fondamental de l' être humain.

Sans doute retrouverions-nous là l' origine des tendances des Romantiques, de V. Hugo surtout, à toujours se manifester à travers des antithèses.

Malheureusement Maine de Biran confondait le vrai principe de l' être humain, la conscience, avec la volonté et la force, et sa doctrine, qui était partie du plus strict individualisme, cette doctrine juste et généreuse, allait devenir peu à peu la négation même de l' individu !

Il finit par aboutir à un étrange idéal de perfectionnement qui réduisait la personnalité de l' homme à une substance mystérieuse, semblable à la substance divine.

Et tandis que par cet anéantissement de la conscience dans l' effort, d' un côté, sa morale s' élevait, se rattachait presque au mysticisme du « troisième ordre » de Pascal, ou, du moins, au spiritualisme ; de l' autre, elle se rapprochait du matérialisme, car la volonté absorbée dans l' effort s' identifie avec l' objet de la volonté lui-même, avec nos aspirations, l' idéal de notre vie, ce en quoi, pour des raisons nombreuses et compliquées, chacun de nous fait consister le but de la vie.

Maine de Biran ouvrait de la sorte aux poètes-penseurs de l' Ecole Romantique trois voies très différentes et également dangereuses pour leur liberté individuelle.

Ceux qui, comme Lamartine, séduits par les extases de la vie contemplative, ressentaient un attrait pour la

métaphysique religieuse — par la fusion de leur conscience avec la volonté, laissant absorber ensuite cette volonté dans celle de la divinité — risquaient de perdre leur liberté individuelle dans le mysticisme.

Ceux qui, comme Vigny, indépendamment de tout mystère, aiguillonnés par le désir de pénétrer et d'expliquer les raisons intimes des choses, quittaient la réalité pour leurs voyages transcendentaux et s'élançaient dans les méandres les plus inextricables des principes logiques — par la fusion de leur conscience avec la volonté, laissant absorber ensuite cette volonté dans la tyrannie de leurs systèmes — risquaient d'enchaîner leur liberté individuelle dans le spiritualisme le plus abstrait.

Le danger était plus grand encore pour ceux que des inclinations irrésistibles condamnaient à négliger presque la vie spirituelle, et à se donner à la vie physique. Ceux-ci — une fois leur conscience absorbée dans la volonté, soumettant ensuite cette volonté aux besoins du corps — devaient forcément sacrifier toute leur liberté individuelle aux exigences des sens.

Ce fut ce qui arriva pour Musset. Ses tendances naturelles, son besoin insatiable de jouir, sa soif inextinguible d'émotions, les nerfs, « qui étaient tout son homme », l'amenèrent, à travers la doctrine philosophique qu'il chérissait, à remplacer, plus ou moins consciemment, la volonté par l'instinct dans le principe de Maine de Biran. J'oserais presque dire que Musset a voulu changer le célèbre *je veux, donc je suis*

en *je vibre, donc je suis* et faire de ce principe la règle de sa vie.

C'était fatal! Il avait eu beau, dans un éclair de raison se rendre compte du danger de la route qu'il suivait, et dire à son frère Paul, à la veille d'entrer dans sa vingt et unième année,: « Dans deux mois, à pareil jour, j'aurai vingt et un ans, c'est un grand jour, il faut que je devienne un homme »; avec son tempérament, dans le milieu qu'il fréquentait, il n'aurait pas pu ne pas devenir le Musset que nous connaissons, le Byron français!

Et quand même il aurait essayé de réagir contre ses penchants, l'époque à laquelle il vivait, eût rendu inutile tout effort! Déjà dès 1830, alors que le Romantisme vrai et propre arrive à son plein épanouissement, les idées de Musset trouvent trop d'encouragement dans les opinions morales, je dirai mieux immorales qui jouissaient de la faveur de la mode! C'est le moment où triomphent les héros violents, tout passion, tout impulsion; où règne l'amour qui n'a plus rien de mystique et de recueilli, l'amour à la Don Juan, effleurant trop souvent la débauche. C'est le moment de l'engouement pour les choses venues d'Angleterre, en toilette comme en littérature, pour le dandysme, les courses, les chevaux, les chiens, les habits serrés à la ceinture, en un mot le byronisme. C'est le moment des jeunes gens qui vendent leur barque pour suivre une Portia, jouent, gagnent une fortune et tuent le mari jaloux.

Comment Musset aurait-il pu suivre les Lamartine, les Vigny et les Victor Hugo, étouffer en lui une conception de la vie qui répondait à sa philosophie, à ses goûts, à ceux de son temps, et était en tout conforme à celle de son écrivain anglais préféré?

Musset, on ne le croirait pas, a été sa propre dupe. Ennemi déclaré de toute règle établie, de tout plan arrêté, de n' importe quelle convention, nous le voyons suivre, bien qu' indirectement, un système philosophique. Mais il y a pis encore. Il a été l'esclave le plus aveugle, le plus obstiné de sa conception fausse et fatale de l' amour.

A l' amour, malgré les *orageux éclats*, malgré les *cruels déchirements* auxquels avaient abouti le rêve impossible caressé avec George Sand, Musset demande le dérivatif de ses souffrances. Mais, esclave de l' instinct, au lieu de sonder cet abîme de dévouement, de délicatesse qu'est un cœur de femme, il exige des émotions, des ivresses, des excitations nerveuses, le frémissement de tout son être; au lieu de s' attacher à la douce lumière qui éclaire et réchauffe, de trouver le baume qui apaise et purifie dans une extase presque divine, il poursuit la flamme qui brûle et dévore, il boit l' ardente liqueur de Méphistophélès qui exalte, souille et torture éternellement l' âme!

Au moins, lorsqu' après une de ces tempêtes pendant lesquelles le ciel et la terre se confondaient pour lui, il rentrait en lui-même, épuisé, déçu, le cœur plus

vide que jamais, au moins aurait-il dû se persuader que le réconfort n'était point là où il s'obstinait à le chercher! Au contraire, il ne comprit jamais que, pas plus que les caresses de la femme d'hier, les baisers de celle d'aujourd'hui ne pouvaient assouvir sa soif de bonheur. Il ne se rendit jamais compte que toutes ses expériences n'étaient que la même expérience indéfiniment répétée, qu'il tournait dans un cercle sans issue et, terrassé par ses sens, il retournait demander encore en vain à l'amour ce que nulle ivresse ne saurait donner.

Leopardi, lui aussi, ne voit de félicité que dans l'amour, mais le pauvre prisonnier de Recanati n'avait jamais approché ses lèvres de cette coupe enchantée, et Consalvo mourant pouvait encore croire que tout le bonheur est dans un baiser!

Et puisque l'amour est le maître absolu de notre poète, un maître cruel qui berce le malheureux de promesses jamais tenues, puisqu'il est le soleil de la vie, mais un soleil qui disparaît soudain et abandonne la créature au milieu des ténèbres les plus profondes, Musset en arrive à se représenter l'amour à travers un voile funèbre.

Jetez un coup d'œil sur ses poésies, vous y verrez toujours réunis *l'amour et la mort.*

Don Paez aime Juana. Il croit à sa tendresse, à ses serments. Il la quitte en pensant au prochain rendez-vous et, après une nuit passée avec elle, il

apprend la trahison de la belle comtesse. Il rêvait d'amours infinies.... et il va lui-même tuer l'infidèle.

— Le Comte Onorio adore sa femme. Son bonheur est parfait, combien de temps durera-t-il ?... Ce soir un Vénitien a rencontré Portia, et le cœur de la jeune femme a frémi. Onorio, rongé par la jalousie, provoque l'étranger et meurt.

— Mariette, après avoir fait battre tant de cœurs, s'éprend à son tour du bel Octave, et meurt de désespoir, après avoir appris que celui qu'elle aime est une femme poursuivant sa vengeance.

— Cassius aimait Suzon.... La jeune fille meurt avant de pouvoir assouvir les désirs de celui qui la tue et qui, à son tour, achèvera de mourir à Rome.

— Déidamia, nous venons de le voir, descend dans la tombe sans même avoir eu le temps de rendre à Frank son premier baiser.

— Et l'amour de Rolla, et son bonheur, combien de temps durent-ils ? le temps de baiser le collier de Marie !

— Lorsque Lucie est emportée, il n'y avait pas deux mois qu'elle avait reçu le premier baiser de son ami désolé.

— Qui de vous n'a gémi en lisant les immortelles strophes où Musset pleure la mort de la Malibran, l'ardente chanteuse du *Saule*, fauchée dans sa belle jeunesse, sans pouvoir achever son hymne d'amour ?

— Silvia ne peut pas même se rendre compte

qu'elle aime, elle tombe sur le cercueil de Jérôme au moment où l'amour se faisait jour dans son cœur.

— Simone croit pouvoir compter sur un bonheur très long auprès de Pascal.... bien long en effet!!.... Un court sommeil, et elle voit son ami étendu sans vie, et meurt elle aussi.

— Et oublierai-je *Le Saule?* Vous connaissez la lamentable histoire de Georgina, qui pour avoir passé une nuit, une seule nuit innocente avec Tiburce, se voit envoyée au couvent et meurt d'amour et de désespoir!

Hommes, vous qui savez comprendre la douleur,
Gémir, jeter des fleurs, prier sur une tombe,
Pensez-vous quelquefois à ce que doit souffrir
Celui qui voit ainsi l'infortuné qui tombe,
Et lui tend une main qu'il ne peut plus saisir?
Celui qui sur un lit vient pencher son front blême
Où les nuits sans sommeil ont gravé leur pâleur,
Et là, d'un œil ardent, chercher sur ce qu'il aime,
Comme un signe de vie, un signe de douleur;
Qui, suspendant son âme à cette âme adorée,
S'attache à ce rameau qui va l'abandonner;
Qui, maudissant le jour et sa vue abhorrée,
Sent son cœur plein de vie, et n'en peut rien donner?
Et lorsque la dernière étincelle est éteinte,
Quand il est resté là, — sans espoir et sans crainte,
— Qu'il contemple ces traits, ce calme plein d'horreur,
Ces longs bras amaigris traînant hors de la couche,
Ce corps frêle et roidi, ces yeux et cette bouche
Où le néant ressemble encore à la douleur....

Il soulève une main qui retombe glacée;
Et s'il doute, insensé! s'il se retourne, il voit
La Mort branlant la tête, et lui montrant du doigt
L'être pâle, étendu sans vie et sans pensée.

(Le Saule.)

— Ainsi Musset qui avait déjà constaté le vide des aspirations les plus nobles de l'humanité, la désillusion qui suit toute émotion, toute sensation, ne trouve de réconfort pas même dans l'amour, la seule source de bonheur à laquelle il croyait encore.

Nous touchons là à l'essence du pessimisme de Musset. Pour notre poète, n'y a-t-il donc plus de vrai au monde que le dégoût, l'abandon, la solitude?

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaîté;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité,
J'ai cru que c'était une amie;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde,
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

(Tristesse.)

L' homme, privé de toute consolation, savoure dans la solitude l' âcre volupté de la douleur. Musset l' avait dit depuis longtemps:

A Pise, au pied de l'Apennin;
A Cologne, en face du Rhin;
A Nice, au penchant des vallées;
A Florence, au fond des palais;
A Brigues, dans les vieux chalets;
Au sein des Alpes désolées;

A Gênes, sous les citronniers;
A Vevay, sous les verts pommiers;
Au Havre, devant l' Atlantique;
A Venise, à l' affreux Lido,
Où vient sur l' herbe d' un tombeau
Mourir la pâle Adriatique;

Partout où, sous ces vastes cieux,
J' ai lassé mon cœur et mes yeux,
Saignant d' une éternelle plaie;
Partout où le boiteux Ennui,
Traînant ma fatigue après lui,
M' a promené sur une claie;

Partout où, sans cesse altéré
De la soif d' un monde ignoré,
J' ai suivi l' ombre de mes songes;
Partout où, sans avoir vécu,
J' ai revu ce que j' avais vu,
La face humaine et ses mensonges;

Partout où, le long des chemins,
J' ai posé mon front dans mes mains,
Et sangloté comme une femme;

Partout où j' ai, comme un mouton,
Qui laisse sa laine au buisson,
Senti se dénuer mon âme;

Partout où j' ai voulu dormir,
Partout où J' ai voulu mourir,
Partout où j' ai touché la terre,
Sur ma route est venu s' asseoir
Un malheureux vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

(La nuit de décembre.)

Souffrir, voilà le mot, j' allais dire voilà le secret de la vie; voilà aussi quel sera l' unique ressort de la poésie de Musset. Le poète devient comme le prêtre de ce feu sacré qui s' appelle la douleur.

Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s' élargir, cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t' ont faite au fond du cœur;
Rien ne nous rend si grands qu' une grande douleur.
Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici-bas doive rester muette.
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j' en sais d' immortels qui sont de purs sanglots.
Lorsque le pélican, lassé d' un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s' abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie
En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux.

Lui, gagnant à pas lents une roche élevée
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers fouillé la profondeur:
L' Océan était vide et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur,
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s' affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d' horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
Poète, c' est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s' égayer ceux qui vivent un temps;
Mais les festins humains qu' ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d' espérances trompées,
De tristesse et d' oubli, d' amour et de malheur,
Ce n' est pas un concert à dilater le cœur.
Leurs déclamations sont comme des épées:
Elles tracent dans l' air un cercle éblouissant,
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

(La nuit de mai.)

Par là Musset se rapproche des grands prophètes, des grands philosophes de la souffrance humaine, du poète de *Moïse*, de la *Maison du Berger*, de la *Colère de Samson*, de *La mort du loup*, de notre chantre du *Passero solitario*, de *Amore e Morte*, de la *Ginestra*.

— N'a-t-il donc point entrevu d'éclaircie dans sa nuit désolée? A-t-il traîné sa vie, de 1833 jusqu'en 1857, sous un ciel toujours ténébreux, sans une minute de soulagement, sous l'étreinte continuelle de la douleur? Non! Il a connu un faible rayon de réconfort. Dans sa nuit profonde une pâle lumière brilla, et cette lumière conduisit Musset à une théorie qui semble une simple et grande vérité: la théorie du réconfort du souvenir.

Nous savons tous que le bonheur n'existe pas sur terre. Les hommes bien équilibrés le comprennent et courbent la tête, chacun à sa manière, devant cet arrêt du sort. Pourtant, tous nous regrettons un instant, une heure, un jour, une année. Avons-nous donc été heureux alors?.... Non! Mais ces courts éclairs lumineux auxquels nous pensons, nous donnent l'illusion du bonheur. Le passé semble meilleur que le présent, ce qui a existé a plus de charme que ce qui existe!

Cette constatation, plus ou moins consciente, permet à Musset de découvrir un soulagement dans le souvenir, même dans les souvenirs les plus douloureux.

Les souvenirs! Pour un cœur aussi sensuel, cela n'était peut-être pas un contre-sens. L'émotion que le malheureux recherchait dans l'amour, traçait un sillon

étincelant dans son ciel troublé, égayait d' une fugitive lueur les ténèbres de son âme. Le contraste entre cette lumière et cette obscurité produisait comme une traînée de feu. Musset y revenait.... et il se trompait une fois de plus.

— C'est en 1841 que Musset acheva *Souvenir.*

Le poète revoit les lieux témoins de son amour. Il pleure, mais il ne souffre point. Tout respire et palpite ici, et l' ancienne affection se réveille, pure et calme dans son âme attendrie.

Les années emportent les cris et les regrets, elles font parfois de cruelles blessures, mais la cicatrice en est très douce.

Quoi, se pourrait-il que l' infortuné qui voit luire une étincelle brillante, soit la victime d' une décevante illusion ? Se pourrait-il que sa foi ne soit qu' un tourment de plus ?

Non ! Rien ne dure sur terre, joie, amour ou bonheur. Qu' importe ? J' ai vu, dit Musset, mon amie la plus chère, froide et rigide, et j' ai laissé passer son cercueil sans rien dire, sans me pencher vers elle, sans crier. Qu' importe ? En ai-je moins aimé ?

Le sort peut encore me frapper, j 'ai gravé ce souvenir en moi, et j' en garde au cœur une lumière réchauffante que rien ne pourra jamais éteindre !

Tout mon cœur te bénit, bonté consolatrice !
Je n' aurais jamais cru que l' on pût tant souffrir
D' une telle blessure et que sa cicatrice
Fût si douce à sentir.

Loin de moi les vains mots, les frivoles pensées,
Des vulgaires douleurs linceul accoutumé,
Que viennent étaler sur leurs amours passées
Ceux qui n' ont point aimé !

Dante, pourquoi dis-tu qu' il n' est pire misère
Qu' un souvenir heureux dans les jours de douleur?
Quel chagrin t' a dicté cette parole amère,
Cette offense au malheur?

En est-il donc moins vrai que la lumière existe,
Et faut-il l' oublier du moment qu' il fait nuit?
Est-ce bien toi, grande âme immortellement triste,
Est-ce toi qui l' as dit?

Non, par ce pur flambeau dont la splendeur m' éclaire,
Ce blasphème vanté ne vient pas de ton cœur.
Un souvenir heureux est peut-être sur terre
Plus vrai que le bonheur.

(Souvenir.)

Et à tous ceux qui souffrent Musset semble vouloir offrir comme réconfort, le souvenir:

Rappelle-toi, quand l'Aurore craintive
Ouvre au soleil son palais enchanté;
Rappelle-toi, lorsque la nuit pensive
Passe en rêvant sous son voile argenté;
A l' appel du plaisir lorsque ton sein palpite,
Aux doux songes du soir lorsque la nuit t' invite,
Écoute au fond des bois
Murmurer une voix:
Rappelle-toi.

Rappelle-toi, lorsque les destinées
M' auront de toi pour jamais séparé,
Quand le chagrin, l' exil et les années
Auront flétri ce cœur désespéré;
Songe à mon triste amour, songe à l' adieu suprême!
L' absence ni le temps ne sont rien quand on aime.
Tant que mon cœur battra,
Toujours il te dira:
Rappelle-toi.

Rappelle-toi, quand sous la froide terre
Mon cœur brisé pour toujours dormira;
Rappelle-toi, quand la fleur solitaire
Sur mon tombeau doucement s' ouvrira.
Je ne te verrai plus; mais mon âme immortelle
Reviendra près de toi comme une sœur fidèle.
Écoute, dans la nuit,
Une voix qui gémit:
Rappelle-toi.

(Rappelle-toi.)

Mais nous ne pouvons pas nous laisser éblouir par le charme apparent de cette théorie.

Si je ne me trompe, c' est là même que nous allons découvrir le point le plus déchirant du pessimisme de Musset.

L' homme devrait vivre indépendant de toute contrainte, suivant aveuglément sa nature, son instinct, parce qu' il a constaté le vide, l' imposture de tous les systèmes religieux, philosophiques, moraux, divins ou humains; il devrait boire à toutes les coupes, goûter tous les plaisirs nobles ou bas, donner des émotions à ses nerfs à

ses sens, à son cœur. Par là seulement il pourrait s'arracher aux ténèbres qui l'entourent; et le souvenir de ces émotions serait le plus grand de tous les réconforts. En un mot, l'homme devrait chercher le bonheur, « non — ainsi que le dit M.r Lanson — pour l'avoir mais pour l'avoir eu; car l'avoir est une misère, mais de l'avoir eu, là est le délice. »

Hélas! le souvenir est bien souvent l'instrument cruel du destin qui, après nous avoir trompés en nous faisant toujours rencontrer la douleur au lieu du bonheur promis, se joue une deuxième fois de nous en nous montrant, derrière nous, les joies qu'il nous avait offertes, et dont nous n'avons pas su nous saisir.

Peut-être Musset ne comprit-il pas toute la cruauté de la constatation qu'il venait de faire, sans réfléchir, sans dogmatiser, sans penser aucunement à un système de pessimisme.

N'importe! Il a bien souffert, il ne s'est pas moqué de nous. Lorsqu'il parle du bonheur du souvenir, nous croyons entendre les sanglots déchirants du malheureux poète dont le cœur saigne toujours au souvenir, à un souvenir qui compte vraiment pour lui, celui de son plus grand malheur: l'abandon de la seule femme qu'il ait aimée!

Il l'a dit, et il avait raison: il voulait la douleur, il ne voulait que la douleur, toujours, partout, pendant sa vie, après sa mort.

Et l'on a accompli son vœu. Au cimetière, à l'ombre pâle de l'arbre de Lucie et de la Malibran,

à l'ombre du saule dont les rameaux frémissent encore des accents divins de Shakespeare et de Rossini, on a gravé sur la pierre ces vers immortels:

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J' aime son feuillage éploré,
La pâleur m' en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

Depuis quelques années, à Paris, au cœur de la métropole, à côté du théâtre français, sa statue s'élève portant cette inscription:

Rien ne nous rend si grands qu' une grande douleur.

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j' en sais d' immortels qui sont de purs sanglots.
